

Georges Braem Plus près de Delvaux que de Redon?

Pierre Paret

Volume 17, numéro 70, printemps 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57841ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paret, P. (1973). Georges Braem : plus près de Delvaux que de Redon? *Vie des Arts*, 17(70), 54–57.

Georges Braem

plus près de Delvaux que de Redon?

Pierre PARET

J'ai connu Bernard Palissy: il s'appelait Georges Braem. C'était il y a quinze ou seize ans; il habitait, sur le quai des Chartrons, à Bordeaux, un quatrième étage que les rats eux-mêmes avaient déserté. Des fenêtres dominant les hangars du port, nous regardions partir les bateaux et rêvions de voyages.

Ainsi sentions-nous moins la morsure du froid qui devenait de plus en plus agressif à mesure qu'on s'enfonçait vers l'intérieur de la maison. (Ma femme doit à nos séjours prolongés dans ce paradis ses plus belles engelures, mais elle ne l'avouera jamais.) Bref sursis: très vite d'invisibles lames découpaient nos oreilles et nous partions en quête d'un meuble.

— Pas celui-là: les mêmes y rangent leurs jouets.

— Et ce bahut?

— Pourquoi pas?

Vieux, bancal, rongé aux vers, on lui trouvait tous les défauts; il fallait faire du feu, les gosses claquaient des dents, nous aussi.

Le feu servait à deux fins: le chauffage, un chauffage relatif et toujours éphémère, et la *cuite*.

On n'y rôtissait pas des cochons de lait sous la braise, comme en Polynésie; on se contentait d'une grossière soupe au lait. Quand chaises et armoires commencèrent à manquer (j'ai oublié de dire que la tante, qui hébergeait son neveu dans cet *illouable* appartement, avait eu l'inconscience de meubler les pièces immenses avec

tout ce dont elle n'avait pas eu le courage de se débarrasser et qui, en vérité, ne valait pas grand chose), on les remplaça par de vieux journaux. Le jour où les chenêts furent échangés contre cinq ou six kilos de pain, deux guidons de vélos de course récupérés à la ferraille les remplacèrent.

Braem vivait son temps du *Bateau-lavoir*. Il n'appréciait pas pour autant la vache enragée, mais il ne transigeait pas. Il voulait peindre et il peindrait, quoi qu'il lui en coûtât.

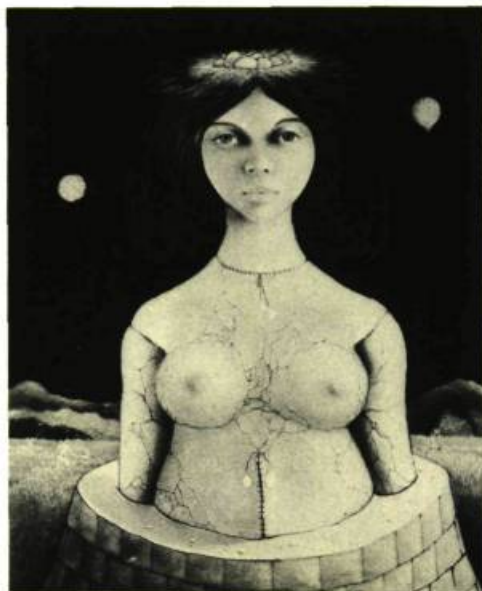
L'appartement, de plus en plus désertique, n'en restait pas moins un caravansérail. Des copains de passage s'arrêtaient dans ce lieu où il était

autorisé aux nomades de stationner, mangiaient ce qu'ils trouvaient, couchaient quelques nuits et disparaissaient à jamais.

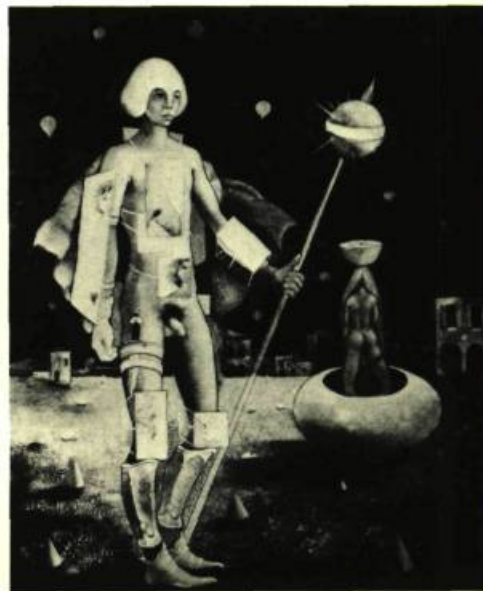
Un Van Dongen imberbe

A Bordeaux, ville léthargique où, pour être considéré il faut avoir pignon sur rue, aller à la messe le dimanche et porter un chapeau mou, les toiles se vendaient mal. Les Chartrons⁽¹⁾ n'appréciaient guère ce grand garçon au physique de Van Dongen imberbe, qui se baladait au cœur de l'hiver en blue-jean et pull à col roulé. Comment ces bourgeois aux sentiments molle-

1



2



tonnés auraient-ils compris que Braem préférait la misère à un emploi mal payé dans leurs bureaux mal chauffés? On le disait paresseux parce qu'il refusait des occupations qui l'eussent détourné de sa voie. Jugement hâtif permettant aux esprits timorés de garder bonne conscience.

Un jour, un commandant de marine marchande d'un naturel généreux lui demanda de monter son bois de la cave au troisième ou quatrième étage d'un appartement évidemment sans ascenseur. Le travail achevé, d'un geste plein d'une simplicité compatissante, il lui glissa une pièce de dix francs — les femmes de ménage étaient alors payées vingt francs de l'heure — que Braem lui restitua en l'accompagnant de quelques mots fleuris.

Je l'ai connu fabricant de bougies, projectionniste, décorateur de boîtes de bonbons, que sais-je encore? Cela ne durait jamais longtemps: juste ce qu'il fallait pour ramener quelques pains à la maison, acheter des couleurs et, éventuellement, solder une dette.

Aujourd'hui, chacun vous dira n'avoir jamais douté de sa réussite mais, à l'époque, combien étions-nous à y croire?

Maintenant, il possède, sur le bassin d'Arcachon, une maison *achetée d'occasion* qu'il a arrangée — ou dérangée — selon son goût. Il s'est construit un atelier intime, chaud et bien éclairé, gardé par un chat et une tourterelle. L'atelier, c'est sa pièce. On y trouve de tout, même un lit aux ressorts agressifs et un de ces petits braseros avec lesquels, au début du siècle, dans les Landes, on enfumait les essaims d'abeilles pour les forcer à se décrocher de l'arbre et les recueillir. Piquées

au mur, entre deux toiles, des grappes de photos de nus, beaux comme des statues et plus vivants que nature.

C'est là qu'il rêve, peint et fume sa pipe. Le silence est de rigueur: seuls les oiseaux nichés sous le toit, entre les poutres, ont droit à la parole. Le feu aussi, qui raconte de longues histoires du temps où le tronc était une tige folle dominant à peine la marée verte des herbes. La nuit, des elfes dansaient leur ronde en son honneur, et la lune complice posait son regard jaune sur le ballet auquel se prêtait une jeune fille, Ophélie ou Yvonne de Galais, nue et immatérielle, tenant entre deux doigts un oeuf blanc trempé par la sueur fraîche de l'aube.

La pipe s'éteint et le silence agrandit la pièce où un burg rhénan se dresse maintenant face à une colline rouge surplombant le fleuve. Du haut de son rocher, une Lorelei blonde chante au pêcheur ébloui son cantique de mort...

Braem est parti pour le pays de l'insolite et de l'enchanté, mais, toujours, le côté charnel de la vie s'impose, rejetant l'obscénité et donnant à un érotisme, qui n'appartient qu'à lui, des dimensions nouvelles.

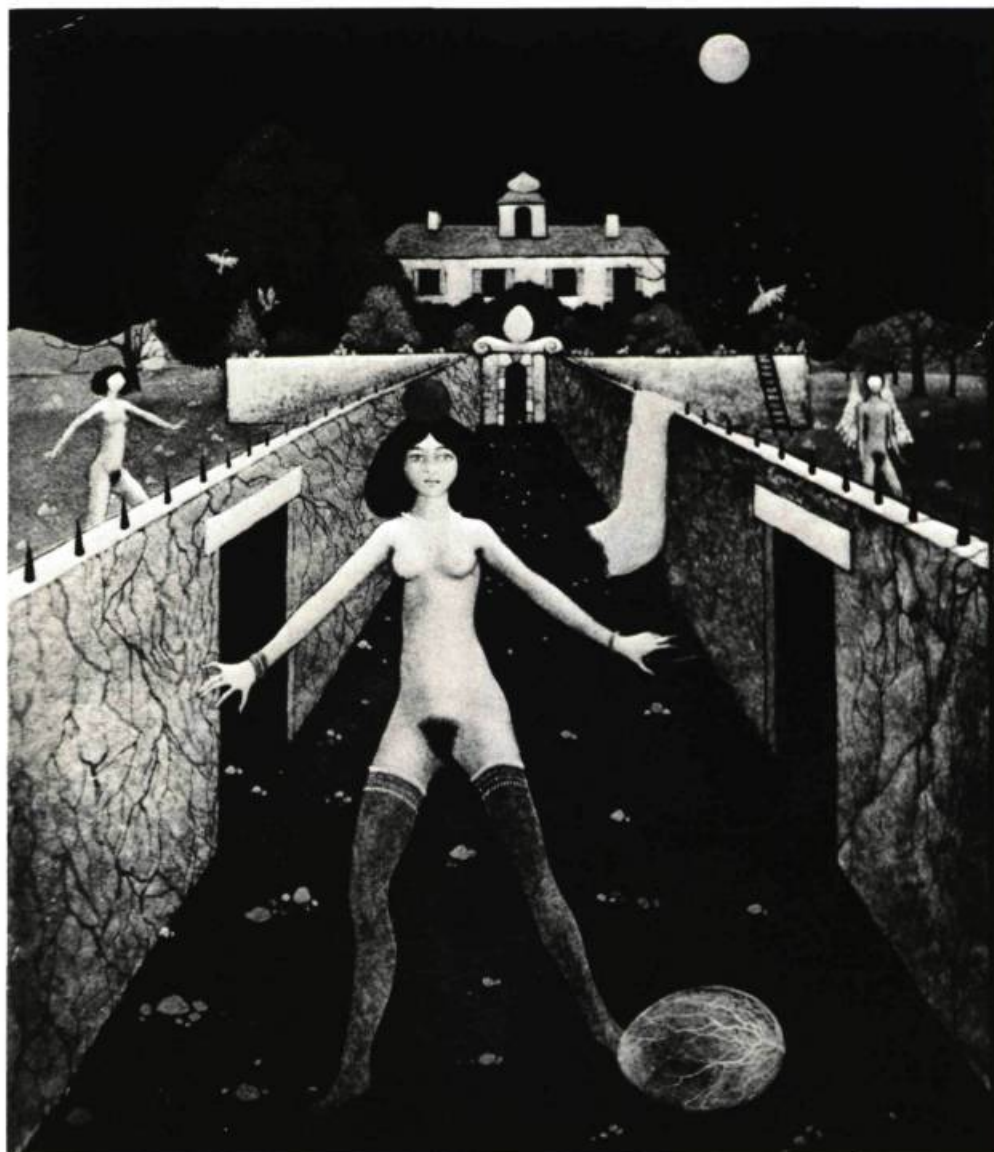
Que n'ai-je entendu dire sur cette peinture qui blesse ceux qui ne savent pas peindre, choque ceux qui ne savent pas voir — surtout pas voir en eux-mêmes.

— Je déteste le boucan, les moteurs à explosion, la foule, les mots d'ordre et le verbiage.

Il déteste aussi le ronron, les faiseurs à gage, les baudruches satisfaites et les donneurs de conseils. Mais il aime le vrai pain, les herbes sauvages, les vastes maisons qui s'étirent au soleil, les arbres qui ont vécu, les brouillards du bassin et les grands bols de lait.

Il pense que, si l'on peut expliquer un tableau, c'est qu'il n'est pas bon et que les gens qui cherchent toujours

3



1. *Le Temps des moissons*, 1969.

2. *Le Chevalier perdu*, 1969.

3. *La Voie d'accès*, 1969.

à comprendre ceux qui ne sauront jamais sentir. Aussi a-t-il peu d'amis. Il croit que l'oeuvre doit dépasser l'ouvrier et que, si le travail paie à long terme, il paie toujours. D'abord par les satisfactions qu'il donne.

Il vit de sa peinture et peint sa vie; aussi travaille-t-il beaucoup; une trentaine de toiles par an soit dix fois plus que ceux qui en expédient deux par jour. Il ne laisse voir que celles qui parlent, à condition qu'elles ne parlent pas à n'importe qui. Ceux qui trouvent son art trop vert et bon pour des goujats le jalourent et plusieurs sont tombés foudroyés le jour où une dizaine de ses oeuvres — dont une en couverture et en couleurs — ont paru en pleine page dans *Plexus*. Ceux-là, il n'est pas sûr que Dieu les ait accueillis dans son paradis: il ne reconnaît que les siens.

— Les bons conseils ne m'ont pas manqué. On m'a proposé de spéculer en salle des ventes pour me fabriquer une cote-bidon. C'est facile: on lance aux enchères une ou deux toiles. Des copains jouant les *barons* les font monter, les achètent trois fois leur valeur et, l'opération terminée, ayant encaissé le montant des adjudications, on leur restitue la mise...

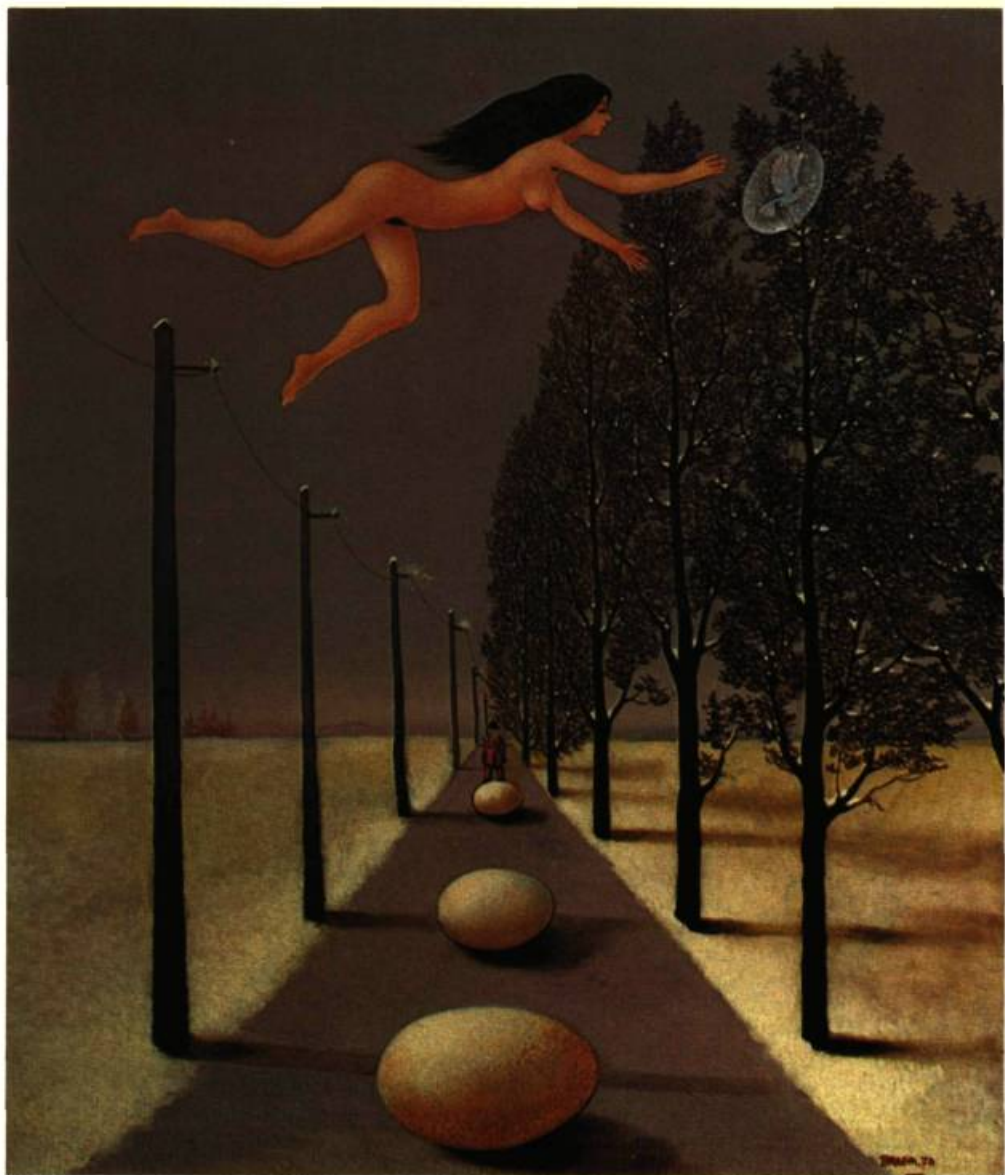
— On a aussi dit de moi que mon orgueil me perdrait et que, si au lieu de négliger les mondanités, je donnais un coup de brosse à reluire à quelques personnes bien placées, je serais dans les premiers.

Il l'est quand même, sans avoir gaspillé son temps en politesses hypocrites et en ronds de jambes. Ce qu'il y a d'admirable chez lui, c'est la constance avec laquelle il a poursuivi sa route sans en dévier jamais. Opiniâtré et volonté d'aboutir. Des doutes, bien sûr, mais la certitude d'atteindre un jour à ce haut plateau où son art s'épanouirait enfin dans sa pleine vigueur.

Une mutation douloureuse

Quand je l'ai connu, il *faisait* du Rouault. Puis, se libérant peu à peu des inévitables influences et gagnant en métier, il *fabriquait* des oeuvres pourtant audacieuses, qu'il qualifie, aujourd'hui, de bourgeoises.

Persévérer dans une voie où le succès d'estime se double d'un succès matériel, c'est assurer sa sécurité. Il commençait enfin à gagner sa vie, mais cette réussite, au demeurant relative, lui laissait un malaise.



Après s'être accordé un moment de répit, il reprenait sa route sans se soucier des *bons conseils* prodigués par ceux qui voyaient, dans cette peinture désormais caduque et reniée, un aboutissement.

Le temps des nouvelles recherches était venu. Pour les mener à bien, il fallait la solitude, le calme, la sérénité. Les Landes présentaient le climat idéal pour ce retour aux sources, cette plongée dans le silence, ce voyage dans les profondeurs.

Pendant quatre ans, on n'entendit pratiquement plus parler de lui, et les oeuvres de cette époque témoignent d'une perturbation où les séquelles du passé se heurtent à des promesses assez confuses. Longue période où s'opère une mutation lente mais décisive.

Durant ce temps de repli où il perdit volontairement une clientèle qu'il avait eu tant de mal à apprivoiser, durant ces années où il renoua avec la

vache enragée de sa jeunesse, jamais l'idée ne l'effleura d'un retour à une manière dont il mesurait les dangers.

Et puis ce fut l'éclatement. Surréaliste érotique: la révélation lui vint lorsqu'il comprit que chaque être porte en lui un monde baroque et insolite, marqué par des impératifs sociaux, un monde assez invouable. Il y a ce que l'on dit et ce que l'on ne dit pas. C'est ce qu'il va s'efforcer d'exprimer.

— Ce que l'on ne dit pas c'est, en réalité, ce que l'on est.

Il peindra donc la vie, telle qu'elle existe derrière la façade, une vie irrationnelle, insaisissable, déroutante: celle du rêve, du subconscient, de l'instinct.

— Est-ce que le surréalisme n'entre pas pour une large part dans votre démarche picturale?

— Si c'est en tant qu'école, non. Si l'on prend le terme dans le sens du sur-réel, ce qui signifie aussi

bien au-delà du réel que en-
dedans du réel onirique et ina-
voué, oui.

- Vous acceptez, alors, le risque du scandale?
- J'accepte tous les risques; vivre c'est risquer. Je dis bien vivre et non pas exister. Quant au scandale, je crois qu'il est le réflexe d'autoprotection des êtres malades, précisément, de la peur de vivre.

Ingres dansait de joie . . .

- L'univers que vous peignez, contrairement à celui d'un Magritte ou d'un Tanguy, dont vous vous rapprochez par la qualité picturale, foisonne de nus . . .
- C'est que, pour moi, le nu concrétise l'individu débarrassé des oripeaux dont la société le travestit et dont le poids l'asphyxie. Il est alors totalement livré à ses phantasmes et à ses inhibitions. En plus de cela, un beau nu, c'est beau . . . Le voir, le peindre, me rend heureux d'appartenir à l'espèce. Ingres ne pensait pas autrement lorsque, voyant arriver ses modèles en tenue d'Ève, il se mettait à danser de joie.
- Considérez-vous que l'érotisme, dont on vous accuse quelquefois, soit une valeur stimulante?
- Je suis sûr que l'érotisme est une valeur de progression (ne l'oublions pas, érotisme vient de Èrôs, dieu de l'amour). Je crois qu'il

importe autant de l'utiliser que de ne pas le brader. Il est aussi regrettable de le voir à tous les éventaires que de le tenir caché sous les comptoirs. C'est un cheval prompt à s'emballer et qu'il faut savoir maîtriser si l'on veut aller loin et vite.

Plus près de Delvaux que de Redon

- Vous habitez le Sud-Ouest de la France, mais vous êtes d'origine flamande et vous faites, depuis deux ans, des séjours prolongés dans la région d'Anvers où l'on a reconnu en votre art un je ne sais quoi — peut-être, d'abord, une qualité picturale — qui le situe dans la grande tradition nordique. Croyez-vous à l'hérédité, au poids de la race?
- L'individu est toujours l'aboutissement d'une hérédité. Je porte en moi les mirages et les phantasmes de ma race, ce goût aussi de ce que Péguy, dont les origines sont pourtant différentes des miennes, appelait « l'ouvrage bien faite ». La première chose qu'on doit exiger d'un peintre, c'est d'être peintre et de l'être jusqu'au bout.

Plus proche de Delvaux que de Redon par sa vision de la femme, on trouve aussi, chez Braem, une personnalité de miniaturiste . . . de grand format et cet amour du travail achevé qui donnent leur intimité et leur densité aussi bien à ses toiles ouvertes sur

l'infini qu'aux scènes étranges, condensées dans des pièces géométriques ou peuplant des univers dont les murs ou les ciels semblent remplis d'oreilles.

Le temps est maintenant révolu où, dans la maison du quai des Chartrons de Bordeaux, on tirait à la courte paille celui des meubles qu'on brûlerait pour faire chauffer la soupe au lait et donner, par la même occasion, un peu de tiédeur aux pièces trop vastes dominant le port à peu près désert.

La peinture de Braem a maintenant pignon sur rue. Tout au moins au regard des esprits qu'une pudibonderie, équivoque par nature, ne détourne pas de vérités élémentaires. Loin de stimuler ces complexes douteux dont sont affligés les vieillards précoces, ses scènes surréalistes et ses paysages psychologiques répandent un calme immense et une immense sérénité.

Ce calme et cette sérénité auxquels, rongé par la turbulence des villes, la fièvre de la vitesse et le martèlement des bruits, notre temps aspire chaque jour davantage.

English Translation: p. 93

(1) Les Chartrons, que Mauriac fustigea dans *Pré-séances*, sont les habitants du Pavé des Chartrons: zone réservée à une faune riche jadis, aujourd'hui généralement désargentée, mais qui continue de vivre à la façon de ses ancêtres du XVIIIe siècle, dont elle a conservé les moeurs.

2



1. *La Route de Belfort.*

2. *La Vitre en désordre, 1968.*